

# Les ouvriers portugais de New York dans l'oeuvre de José Rodrigues Miguéis : portraits de valeurs

Georges Da Costa

► **To cite this version:**

Georges Da Costa. Les ouvriers portugais de New York dans l'oeuvre de José Rodrigues Miguéis : portraits de valeurs. Colloque international : Cultures et Urbanités à l'Epoque Contemporaine, Apr 2013, Caen, France. pp.191-204. halshs-02151832

**HAL Id: halshs-02151832**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02151832>**

Submitted on 10 Jun 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les ouvriers portugais de New York dans l'œuvre de José Rodrigues Miguéis : portraits de valeurs

Georges Da Costa

Université de Caen Basse-Normandie

*Une ville est le drame ou la comédie de ses gens*<sup>1</sup>

*Notre pays est-il condamné par le dessein aveugle de la Fatalité à continuer à être pauvre et, par conséquent, à produire des gens qui ne réussissent pas à trouver en lui les moyens de leur légitime promotion économique, sociale, intellectuelle et morale ? Est-ce là notre destin irrémédiable ?*<sup>2</sup>

Lorsqu'il quitte le Portugal pour les Etats-Unis en 1935, José Rodrigues Miguéis (Lisbonne, 1901 – New York, 1980) est un écrivain prometteur<sup>3</sup> mais surtout un journaliste et un militant politique reconnu, maintenant proche des communistes, qui a vécu la chute de la 1ère République et l'avènement de la dictature de Salazar. Même si de nombreuses zones d'ombre de sa biographie restent encore à éclairer, les activités politiques américaines de Miguéis à elles seules mériteraient un livre, comme l'affirmait sa veuve<sup>4</sup>. L'écrivain va en effet devenir une figure de proue de la colonie portugaise de la côte est américaine, de New York à Boston, se transformant de fait en porte-parole de l'antifascisme portugais aux Etats-Unis jusqu'à la fin de la 2de guerre mondiale.

Nous nous intéresserons ici plus particulièrement à son investissement aux côtés des travailleurs portugais de New York. De cet engagement témoignent quelques récits brefs caractéristiques d'un « réalisme éthique »<sup>5</sup> propre à l'auteur, où sont dressés des portraits d'immigrés quasi-inédits dans la littérature portugaise jusqu'alors. Issus de milieux pauvres,

<sup>1</sup> *"Uma Cidade é o drama ou a comédia da sua gente"* (José Rodrigues Miguéis. "[Lettre à José Saramago - 13/04/1968]"). *Espólio de José Saramago [Biblioteca Nacional de Portugal]*. Toutes les traductions de citations en portugais ou en anglais sont de l'auteur de cet article.

<sup>2</sup> *"Estará o nosso País condenado pelo desígnio cego do Fatum, a continuar a ser pobre e, portanto, emissor de gentes que não logram encontrar nele os meios da sua legítima promoção económica, social, intelectual e moral? Será esse o nosso destino irremissível?"* (Joel Serrão. "Conspecto histórico da emigração portuguesa". *Análise social*, 1970, n° 32. p. 616).

<sup>3</sup> Son premier livre, la nouvelle *Páscoa Feliz* (1932), a été largement salué par la critique.

<sup>4</sup> Anon. "José Rodrigues Miguéis por Camila Miguéis: Entrevista". *Letras & Letras*, 01/01/1992, n° 62. p. 11.

<sup>5</sup> Cf António José Saraiva et Óscar Lopes. *História da Literatura Portuguesa*. 9e ed. Porto: Porto Editora. 1976. p. 1123.

les personnages doivent survivre dans la métropole américaine et faire face au défi de l'immigration. La description de leurs visions du monde et de leurs modes de vie individuel et collectif, reflets plus ou moins fidèles et conflictuels de valeurs plus globales liées soit à la société américaine soit à la société portugaise, se fait à travers un prisme narratif évaluateur où transparaissent les préoccupations sociales de l'écrivain.

Depuis la colonisation de l'île de Madère en 1425, l'émigration est une constante de l'Histoire du Portugal. Mais c'est seulement après l'indépendance du Brésil en 1822 que le phénomène d'expatriation atteint des niveaux qui vont influencer profondément l'économie, la société et la littérature nationales<sup>6</sup>. Entre 1855 et 1973, près de 4 millions de Portugais ont ainsi quitté leur pays définitivement ou temporairement<sup>7</sup>. Les thématiques de l'émigration et de l'exil sont donc également une constante dans l'histoire de la littérature portugaise. Cependant, des « grandes découvertes » de l'expansion maritime, en passant par les nombreux exils dus aux persécutions politiques ou religieuses, on est passé à une émigration économique moins valorisante car signifiant l'échec d'un pays incapable d'offrir une vie suffisamment digne à sa population. Et même si *Peregrinação*, de Fernão Mendes Pinto, raconte déjà, en 1614, l'histoire d'un jeune Portugais obligé de quitter sa terre natale pour fuir la misère, cette émigration « honteuse » a plutôt été passée sous silence, voire méprisée, par la littérature. L'immigré ne commence ainsi à apparaître régulièrement dans la littérature portugaise qu'à partir du XIXe siècle sous les traits du Brésilien<sup>8</sup>, Portugais émigré revenu au pays, figure maltraitée voire caricaturée comme un nouveau-riche toujours aussi analphabète et ignorant que lors de son départ, mais maintenant arrogant, brutal, immoral, usurier et/ou avare. Il va falloir attendre le XXe siècle pour que le personnage du Brésilien

<sup>6</sup> Serrão. "Conspecto histórico da emigração portuguesa". p. 603, 12.

<sup>7</sup> Joel Serrão. "Notas sobre emigração e mudança social no Portugal Contemporâneo". *Análise social*, 1985, n° 87-88-89. p. 999. En 1900, la population portugaise s'élevait à 5 446 760 habitants, et, en 1970, à 8 611 110.

<sup>8</sup> Cf Jorge Fernandes Alves. O "Brasileiro" oitocentista: representações de um tipo social. In Benedicta Maria Duque Vieira (Org.). *Grupos sociais e estratificação social em Portugal no século XIX*. Lisboa: ISCTE, 2004. p. 193-199 ; Clara Rocha. "A Imagem do Emigrante Na Ficção Portuguesa dos Sécs. XIX e XX". *Revista Escritor*, 1996, n° 7 ; et Guilhermino César. *O "brasileiro" na ficção portuguesa – O direito e o avesso de uma personagem-tipo*. Lisboa: Parceria A.M. Pereira, 1969. Le Brésilien fut d'abord qualifié de *mineiro*, au milieu du XVIIIe siècle, au moment où de nombreux Portugais ont tenté leur chance au Brésil dans une ruée vers l'or vers la région du Minas Gerais. Voir par exemple la pièce de théâtre *Guerras de Alecrim e Manjerona* (1737) de António José da Silva, dit "o Judeu" (1705-1739), où le personnage de D. Lançarote, vieux *mineiro*, est tourné en ridicule. Ce n'est qu'après l'indépendance du Brésil que le *mineiro* devient le *brasileiro*, comme le personnage Bento Montalegre dans *Eusébio Macário* (1879) de Camilo Castelo Branco (1826-1890), romancier pour qui cette figure du Brésilien était l'une des cibles favorites. Cette tradition perdurera au XXe siècle avec, par exemple, le romancier Aquilino Ribeiro (1885-1963) dans *Mina de Diamantes* (1958).

laisse la place à l'émigré au destin dramatique voire tragique, et que la face cachée de l'émigration et les conditions de vie de la diaspora portugaise soient progressivement dévoilées. Ce qui n'empêchera pas l'essayiste Eduardo Lourenço d'affirmer, en 1999, que la « plaie » de l'émigration portugaise n'avait pas encore trouvé de voix fictionnelle à sa mesure<sup>9</sup>, relevant cependant deux exceptions : Ferreira De Castro<sup>10</sup> et José Rodrigues Miguéis.

C'est chez José Rodrigues Miguéis que les thématiques de l'immigration et de l'exil prennent, pour la première fois, une place aussi importante dans l'œuvre d'un écrivain portugais. L'exil est, dans sa fiction (et sa correspondance), « l'espace privilégié », la « thématique dominante », une « obsession douloureuse »<sup>11</sup>. C'est la première fois qu'un écrivain de renom s'intéresse aux milliers de Portugais pauvres et analphabètes qui sont allés chercher une vie meilleure en Amérique du Nord<sup>12</sup>. « Gens de la troisième classe » est le titre d'une de ses nouvelles et du recueil éponyme dans laquelle elle est intégrée. Dans une lettre, Miguéis écrit à son sujet : « J'essaye d'y exprimer mon adhésion systématique, éthique et caractérielle, à ces gens pauvres et humbles de qui je suis issu »<sup>13</sup>. Ces gens de la<sup>14</sup> troisième classe constituent de fait la majeure partie des personnages migueisiens. Auteur de nombreuses nouvelles, l'écrivain reste ainsi fidèle aux caractéristiques originelles de ce genre qui privilégie le « commun des hommes »<sup>15</sup> : les narrateurs migueisiens sont régulièrement solidaires et admiratifs envers ces gens traités parfois comme des animaux, qui luttent contre la misère et les difficultés tout en restant dignes.

A son arrivée aux USA, encore sous statut de visiteur, Miguéis aide à la création du Clube operário português [Club ouvrier portugais] de New York, au sein duquel il dirige la

<sup>9</sup> Eduardo Lourenço. *A Nau de Ícaro*. Lisboa: Gradiva. 1999, p.47.

<sup>10</sup> Ferreira de Castro a consacré deux romans à ces émigrés qui ont fui la misère rurale portugaise et qui ont travaillé comme des esclaves au Brésil : *Emigrantes* (1928) et *A Selva* (1930).

<sup>11</sup> Eduardo Lourenço. "As marcas do exílio no discurso de Rodrigues Miguéis". *José Rodrigues Miguéis: Lisboa em Manhattan*. Ed. par Onésimo Teotónio Almeida. Lisboa: Estampa. 2001. p. 45.

<sup>12</sup> « Miguéis fut l'unique grande exception. » (Gerald Moser. "Miguéis - Testemunha e viajante". Idem. Ed. par Onésimo Teotónio Almeida. Lisboa: Ed. Estampa. 2001. p. 219).

<sup>13</sup> "In it I tried to express my systematic adhesion, ethical and temperamental, to the poor and the humble people from which I originated" José Rodrigues Miguéis. "[Lettre à John Austin Kerr Jr. - 26/09/1977]". *Espólio de José Rodrigues Miguéis [Biblioteca Nacional de Portugal]*.

<sup>14</sup> Et non de troisième classe, erreur régulièrement commise par les critiques.

<sup>15</sup> « [...] c'est du commun des hommes que veut parler la nouvelle, au double sens social et intime. » (Jean Pierre Aubrit. *Le conte et la nouvelle*. Paris: Masson & Armand Colin Editeurs, coll. Coll. Coursus Lettres. 1997. p. 154).

« cellule communiste »<sup>16</sup>. Ce club pas tout à fait comme les autres était considéré comme une organisation subversive par les autorités américaines, qui surveillaient ses activités (« Dénoncé, je reçus de nombreuses visites des services secrets américains »<sup>17</sup>). Miguéis s’y implique beaucoup pendant plusieurs années : il fait des discours, rédige des textes, organise des fêtes, recueille des dons et des souscriptions, balaie des salles, vend de la bière au comptoir...<sup>18</sup>. C'est de cette proximité de plusieurs années dans les années 30 et 40 avec les travailleurs immigrés portugais membres d'un club regroupant plutôt des opposants à la dictature salazariste que sont majoritairement tirés les personnages migueisiens que nous allons évoquer. Les « récits américains » de Miguéis sont tous des récits brefs<sup>19</sup> : sur les soixante-trois récits publiés dans ses quatre recueils de contes et nouvelles, vingt-deux ont pour toile de fond les USA, soit environ un tiers. Parmi ces vingt-deux, cinq<sup>20</sup> ont pour protagonistes principaux des travailleurs immigrés portugais et, parmi les cinq, quatre d’entre eux ont pour cadre New York. On les considèrera comme des nouvelles, intégrant ainsi la dimension définitoire quelque peu floue du genre, car ce sont tous des récits à la 1<sup>ère</sup> personne basés sur l’expérience vécue par l’écrivain, mélanges hybrides de journal de bord et de chronique de l’immigration, où les différents narrateurs anonymes renvoient tous à la figure de l’auteur. Ces nouvelles composent donc un espace autobiographique où le narrateur/auteur apparaît comme le témoin privilégié de la vie des immigrés, conférant ainsi un statut documentaire au récit, et où ses qualités d’observation sont mises au service d’un réalisme prétendant reproduire le plus fidèlement possible la réalité.

Les immigrés portugais de New York décrits par Miguéis ne correspondent pas vraiment à « l’immigré portugais type » aux USA : jusque dans les années 30, celui-ci est un

<sup>16</sup> José Rodrigues Miguéis. "[Lettre à Mário Dionísio - 1947]". *José Rodrigues Miguéis' Archives [Brown's University]*. p. 5.

<sup>17</sup> "Denunciado, recebi numerosas visitas de membros dos serviços secretos dos EU" (Carolina Matos. "Entrevista com José Rodrigues Miguéis". *José Rodrigues Miguéis: Lisboa em Manhattan*. Ed. par Onésimo Teotónio Almeida. Lisbonne: Estampa. 2001. p. 253).

<sup>18</sup> Miguéis. "[Lettre à Mário Dionísio - 1947]". p. 5

<sup>19</sup> Les œuvres complètes de Miguéis en volume comptent six romans, deux longues nouvelles, quatre recueils de contes et nouvelles, un récit autobiographique, trois recueils de chroniques et essais, un recueil de fragments aphoristiques, et une pièce de théâtre.

<sup>20</sup> Récits et éditions utilisées : "Gente da terceira classe", "O Cosme de Riba-Douro" et "Natal Branco" (in José Rodrigues Miguéis. *Gente da terceira classe*. 6a ed. Lisbonne: Editorial Estampa, coll. Obras completas de José Rodrigues Miguéis. 1994), "A Inauguração" et "Comércio com o inimigo" (in José Rodrigues Miguéis. *Pass(ç)os Confusos*. 2e ed. Lisbonne: Editorial Estampa. 1982). Il nous faut souligner le fait, récurrent dans l’œuvre migueisienne, que ces récits ont été pour certains publiés en périodiques au Portugal bien avant leur intégration en volume, comme « Gente da terceira classe », publié en partie dans la revue *Seara Nova* en 1938, ou « A inauguração », paru dans le *Diário de Lisboa* en 1969.

homme âgé de seize à vingt-neux ans, célibataire, sans qualifications, plutôt ouvrier dans le Massachussetts ou agriculteur en Californie, et originaire des Açores ou de Madère. Dans une lettre de 1941, Miguéis écrit ainsi : « Les Portugais d'ici, provenant en majorité des Açores, en savent autant sur le Portugal que sur la Lune ; leur conscience nationale est nulle, ils sont majoritairement bigots, et ils acclament *Solozor* »<sup>21</sup>. Les immigrés composant la galerie newyorkaise migueisienne sont, quant à eux, principalement issus du Portugal continental et, surtout, se signalent par leur posture face à la dictature. Ces immigrés peuvent ainsi être appréhendés comme un collectif avec certaines caractéristiques bien définies : « ce sont en majorité des paysans originaires des quatre coins du pays » et « peu d'entre eux sont des ouvriers qualifiés »<sup>22</sup>. Ils intègrent régulièrement, de manière déformée et parfois comique, des mots anglais au portugais, dans un processus classique chez les immigrés de longue date qui parsèment leur langue natale, qu'ils continuent à utiliser entre eux, avec du vocabulaire et des expressions de la langue du pays d'accueil, ce qui dénote souvent des réalités culturelles nouvelles pour eux : « Les brochures sont déjà 'printées' (Leituga dit 'imprintées') »<sup>23</sup>. Le langage populaire, avec ses fautes de grammaire, son vocabulaire et ses expressions caractéristiques parfois crues est ainsi fidèlement retranscrit par l'auteur : « [...] avec le cul tel qu'il n'y avait pas de place pour un haricot »<sup>24</sup>. La condition d'immigré n'est pas forcément enviable, en particulier pour des paysans, souvent analphabètes, plongés dans la jungle de la grande ville : « sincères, violents parfois, au fond bons et généreux, leur rudesse a été aggravée par leur nouvel environnement, et ils n'ont gagné, en compensation, rien de nouveau ou de meilleur, par-delà le pain et un peu de liberté »<sup>25</sup>. Beaucoup souffrent de nostalgie et entretiennent l'espoir d'un futur retour au Portugal, comme Taveira, le protagoniste principal de « Comércio com o inimigo » :

Toujours dans l'espérance de retourner au pays, comme moi, qui suis ici depuis plus de trente ans, et qui ne pense à rien d'autre. [...] Le mal vient de nous sentir si seuls et si petits ! Et même si on s'habitue à ça,

<sup>21</sup> “*Os portugueses daqui, açoreanos na maioria, sabem tanto de Portugal como da Lua; a consciência nacional deles é nula, são na maioria beatos, e dão vivas ao Solozor.*” (José Rodrigues Miguéis. “[Lettre à Jaime Cortesão - 1941]”. *Espólio de Jaime Cortesão [Biblioteca Nacional de Portugal]*).

<sup>22</sup> “*Eram na maioria camponeses, oriundos dos quatro cantos do país [...]. Poucos eram operários qualificados.*” (“A inauguração”, p. 240).

<sup>23</sup> “*Os panfletos já estão “printados” (o Leituga diz “imprintados”)*” (Ibid., p. 239).

<sup>24</sup> “[...] *com o cu que não me cabia um feijão.*” (“Comércio com o inimigo”, p. 266).

<sup>25</sup> “[...] *sinceros, violentos por vezes, no fundo bons e generosos, cuja rudeza o ambiente agravava sem lhes dar, em compensação, nada de novo ou melhor, além do pão e de certa medida de liberdade.*” (“A inauguração”, p. 241).

c'est là-bas que tous nous voulons finir. Il n'y a pas de pays comme le nôtre. Le climat, le soleil, les gens bien, la nourriture savoureuse...<sup>26</sup>

La vie de ces immigrants, souvent des hommes arrivés seuls aux États-Unis n'est pas l'eldorado que certains imaginaient, surtout depuis la Grande Dépression suite à la crise de 1929. Ils travaillent dur et certains en meurent, tel Roque dans « A inauguração ».

Mais, par-delà la description de leurs conditions de vie, c'est surtout en termes de valeurs que Miguéis nous les dépeint. Son œuvre fictionnelle recueille, transposées, « ses préoccupations sociales et sa solidarité humaine »<sup>27</sup> et affiche textuellement son désir d'une société plus juste (et donc la critique de situations de discrimination et d'oppression), et procède de manière récurrente à l'évaluation de la « responsabilité éthique de l'individu »<sup>28</sup>. Ces préoccupations éthiques se manifestent textuellement à deux niveaux : dans le comportement et les préoccupations des personnages, mais surtout dans l'évaluation textuelle des personnages et des situations par les narrateurs. Sur la base de la poétique du normatif élaborée par Philippe Hamon<sup>29</sup> et reprise par Vincent Jouve<sup>30</sup>, nous retiendrons quatre « médiateurs idéologiques » pour repérer et étudier ces effets-valeurs, quatre fournisseurs de règles et de normes, relations privilégiées de l'homme au monde et aux autres : le langage, « système de règles susceptible d'être soumis à l'évaluation », la technique, « chaque fois qu'un personnage se servira d'un outil », l'éthique, « chaque fois qu'un personnage entrera en contact avec un autre personnage », et l'esthétique, « chaque fois qu'un personnage entrera par ses sens en contact avec le monde »<sup>31</sup>. Par ailleurs, deux embrayeurs ou « carrefours idéologiques privilégiés »<sup>32</sup> méritent une attention particulière

<sup>26</sup> “Sempre na esperança de voltar à terra, como eu, que ando nisto há para cima de trinta anos, e não penso noutra coisa. [...] O mal é sentirmo-nos tão sós e tão pequenos! Mas por muito que um homem se acostume a isto, é lá que todos queremos ir acabar. Não há terra como a nossa. Aquele clima, o sol, a gente boa, a comida gostosa...” (“Comércio com o inimigo”, p. 256).

<sup>27</sup> Ana Maria Alves. “Miguéis Seareiro”. *José Rodrigues Miguéis: Lisboa em Manhattan*. Ed. par Onésimo Teotónio Almeida. Lisboa: Ed. Estampa. 2001. p. 200.

<sup>28</sup> Maria Saraiva de Jesus. “O Neo-realismo e a visão da pobreza na obra de José Rodrigues Miguéis”. *Mathesis*, 2002, n° 11. p. 222.

<sup>29</sup> Philippe Hamon. *Texte et idéologie*. Paris: Quadrige / Presses Universitaires de France. 1997.

<sup>30</sup> Vincent Jouve. *Poétique des valeurs*. Paris: PUF. 2001.

<sup>31</sup> Philippe Hamon. “Littérature et valeurs”. *Le grand atlas des littératures*. Ed. par Jacques Bersani. Paris: Encyclopaedia Universalis. 1990.

<sup>32</sup> Hamon. *Texte et idéologie*. p. 34-37.

car, à travers eux, s'entrecroisent les quatre plans de médiation précédents : l'objet sémiotique et le corps.

La fiction migueisienne fait une grande place à l'évaluation du comportement de l'individu dans la société. On retrouve régulièrement des phrases, des paragraphes, voire des pages entières à très forte concentration évaluative, où tous les « médiateurs » et autres « embrayeurs » idéologiques nécessaires à une évaluation éthique des personnages et des situations sont présents. Ces normes et valeurs portées par les personnages migueisiens, tantôt pourfendues, tantôt plébiscitées par le narrateur/auteur, nous renseignent sur leur vision du monde. Dans « Gente da terceira classe », sous-titré « (*Journal de bord - 1935*) », le narrateur à la 1<sup>ère</sup> personne, un Portugais qui s'est embarqué sur l'Arlanza, fait part de ses observations. Le pacte de lecture autobiographique est implicite mais inévitable : Miguéis a lui même quitté le Portugal en 1935 à bord de l'Arlanza pour l'Angleterre, pour ensuite voguer vers les États-Unis à bord du paquebot Normandie. Il y côtoie et décrit des immigrés issus des couches populaires portugaises dont un certain nombre subit, parfois longuement, ses critiques. Nous n'évoquerons ici qu'un portrait à forte concentration évaluative. L'attaque narrative y est frontale, sarcastique et amère, et ne laisse aucun doute quant à ce que pense l'auteur des valeurs portées et revendiquées par ce type<sup>33</sup> de personn(ag)es :

Il repart maintenant vers le Mass., enflé de vanité, pour rassembler plus de *dolas*, acquérir des *propiedades*, déplacer les pauvres, rivaliser avec les puissants, les fasciner, ériger une maison « moderne » qui assassine le caractère de son village. [...] Il doit être président ou secrétaire d'un quelconque club ou association coloniale, où les escrocs encartés regroupent les benêts pour mieux leur parler de Camões, qu'ils n'ont jamais lu, et leur pomper leurs dollars. Paysan cupide, furtif et chicaneur, il est l'opposé du rural bucolique de la légende : ses yeux experts pèsent la nature entière en termes d'inventaire et de répartitions, son âme est faite de bouts de terre, de parcelles.<sup>34</sup>

Dans ce portrait au vitriol de près de deux pages, trois des quatre plans de médiation (éthique, esthétique et langage) sont convoqués pour évaluer un immigré anonyme de

<sup>33</sup> On peut d'autant plus parler de *types* que les personnages de ce récit sont anonymes.

<sup>34</sup> “*Volta agora para o Mass., impante, a juntar mais dolas para comprar mais terras, arredondar prupriadades, deslocar os pobres, rivalizar com os poderosos, fasciná-los, erguer uma casa “moderna” que assassine o carácter da sua aldeia. [...] Deve ser presidente ou secretário de algum clube ou sociedade colonial, onde os trampolineiros encartados arrebanham os pategos para melhor lhes falarem de Camões, que nunca leram, e lhes chuparem os dólares. Campónio ganancioso, furtivo e chicaneiro, é o oposto do rural bucólico da lenda: os seus olhos de louvado pesam a natureza inteira em termos de inventário e partilhas, a sua alma é feita de retalhos de bens, de courelas.*” (“Gente da terceira classe”, p. 26-28).



retour au pays, version américaine de la figure du Brésilien traditionnellement moquée : sa prétention à apparaître riche, sa soumission à l'ordre et au pouvoir, l'importance donnée à l'argent, sa volonté de construire une de ces nombreuses maisons d'immigrés que l'on peut apercevoir dans les villages portugais, aux qualités esthétiques douteuses, son arrogance et son portugais mâtiné d'anglais, sont dénoncés par le narrateur. Les deux principaux embrayeurs d'effets-valeurs sont également utilisés : l'écrivain pilier de la construction identitaire nationale sert de repoussoir et le corps et du personnage reflète à la fois son obsession pour l'argent et le mépris que le narrateur lui témoigne. Mais cette évaluation sert également (surtout ?) la critique de la société portugaise dans son ensemble, société où règnent, « *depuis des siècles* », hypocrisie, médiocrité, inculture, soumission et paternalisme, mais aussi de la manière dont cet immigré a intégré la culture américaine, ne retenant d'elle que le matérialisme. Quelques lignes plus loin, on peut ainsi lire :

Tout ce qui en eux était grossier et niais s'est aggravé et accentué avec la brutalité de l'environnement dans lequel ils se sont retrouvés [...]. Dans leur idolâtrie des Choses (qui n'est pas que de leur fait, car ils ont appris avec leurs Maîtres), ils demeurent rétrogrades et gardent l'esprit borné.<sup>35</sup>

Les immigrés du Club ouvrier portugais de New York sont, eux, mieux traités par Miguéis : ils partagent, à des degrés divers, les mêmes préoccupations éthiques que l'écrivain, la même position critique envers, d'un côté, les valeurs prônées par l'État nouveau salazariste et, de l'autre, celles dérivant de la liberté capitaliste comprise comme le droit de tout faire et de tout acheter. Parmi eux, Taveira, protagoniste principal de « *Comércio com o inimigo* », déjà évoqué (« Il y a en lui quelque chose de plus que la soif de profit – un sens de l'humain, une solidarité, un désir de faire le bien et de bien faire »<sup>36</sup>), ou encore Tony, dont le narrateur dresse un portrait positif dans « *Natal branco* »<sup>37</sup> en termes éthiques, techniques et langagiers :

Il est laveur de fenêtres, *window-washer*, mais il garde les pieds sur terre : il s'intéresse aux lois et aux organisations, aux droits et aux devoirs. Il lit les journaux, est membre d'associations, et est toujours

---

<sup>35</sup> “*Tudo o que neles era grosseiro e boçal se agravou e acentuou na brutalidade do ambiente que encontraram [...]. Na sua idolatria das Coisas (que não é só deles, pois aprenderam com os seus Amos) permanecem retrógrados e de espírito tacanho.*” (Ibid., p. 29).

<sup>36</sup> “*Há nele alguma coisa mais do que a sede do lucro - um senso do humano, uma solidariedade, um desejo de bem-fazer e fazer bem*” (“*Comércio com o inimigo*”, p. 269).

<sup>37</sup> Tony apparaît également dans « *O Cosme de Riba-Douro* » et « *A Inauguração* ».

au courant de ce qui se passe dans le monde. C'est un Portugais « intégré ». Il travaille de 8h à 16h, tous les jours sauf le dimanche, et ne manque, malgré ça, aucune réunion ni fête de solidarité. Il parle un anglais supérieur à la moyenne, et son portugais [...] garde une forte saveur montagnarde. Il a émigré à vingt-et-un ans et en a aujourd'hui trente-six. C'est un cœur généreux, que les excès et les scrupules de conscience ont fatigué peut-être trop tôt.<sup>38</sup>

Et surtout Cosme, qui donne son nom à la nouvelle « O Cosme de Riba-Douro ». Comme beaucoup, Cosme a connu la misère et la faim au Portugal pendant sa jeunesse : « Pour ach'ter une autre paire de chaussures, ou des vêtements neufs en étamine, c'était au moins trois ans de travail. »<sup>39</sup> Arrivé aux USA, la première chose qu'il fait est d'apprendre à lire et à écrire. Ayant exercé les métiers les plus divers et les plus durs, il est maintenant devenu jardinier. Mais c'est également un militant qui ne peut accepter l'injustice sociale (« L'amour de la Justice le rendait parfois aveugle. »<sup>40</sup>) et un défenseur acharné de la démocratie et de la liberté d'expression que lui offrent les États-Unis, à tel point que, pour devenir citoyen américain, il s'est procuré des faux documents d'identité. Idéaliste, il veut transformer le monde et les individus (« Ce qu'il faut c'est les éduquer, leur apprendre à voir et à penser, à s'organiser »<sup>41</sup>), et se montre très critique envers ses compatriotes immigrés, souvent hermétiques à toute prise de conscience collective qui pourrait leur faire envisager autre chose qu'une vie uniquement consacrée au travail et à l'argent :

Ils vivent là comme des animaux, dans ces pensions immondes [...]. Ils haïssent les syndicats, et pensent qu'ils font tous partie du même racket. Ils travaillent comme des bêtes de somme, mangent mal, passent des années à économiser, et pour quoi ? Leur ambition est de revenir riches, pour acheter des propriétés [...]. Ils veulent être des gens distingués, comme ceux qui y sont restés. D'exploités, ils veulent devenir exploités. [...] Ils sont arrivés esclaves, et ils repartent esclaves. Le monde est grand, et il serait bien suffisant pour tous, si nous savions partager les fruits du travail.<sup>42</sup>

<sup>38</sup> *“Ele é lavador de janelas, window-washer, mas sabe onde tem o nariz: conhece de leis e organizações, direitos e deveres. Lê os jornais, é membro de sociedades, e está sempre ao corrente do que vai por esse mundo. É um português “integrado”. Trabalha das oito às quatro, todos os dias menos ao domingo, e não falta, apesar disso, a uma reunião, a uma festa de solidariedade. Fala um inglês superior ao comum, e o seu português [...] guarda um forte sabor serrano. Emigrou aos vinte e um, e tem hoje trinta e seis. É um coração generoso, que os excessos e escrúpulos de consciência fatigaram talvez cedo demais.”* (“Natal branco”, p. 57-58).

<sup>39</sup> *“Pra comprar outro par de sapatos, ou uma roupinha nova de estamemha, eram pelo menos três anos de trabalho.”* (“O Cosme de Riba-Douro”, p. 80).

<sup>40</sup> *“O amor da Justiça chegava a cegá-lo.”* (Ibid., p. 85).

<sup>41</sup> *“O que é preciso é educá-los, ensiná-los a ver e a pensar, a organizar-se !”* (Ibid., p. 87).

<sup>42</sup> *“Vivem para aí como animais, nessas casas-de-bordo imundas [...]. Odeiam os sindicatos, e pensam que são todos o mesmo ráquete. Trabalham como bestas de carga, comem mal, levam anos a juntar, e para quê? A ambição deles é voltar ricos, pra comprar propriedades [...]. Querem ser fidalgos, como os que lá ficaram.”*

Fidèle à ses convictions, Cosme s’engagera comme volontaire pour aller combattre le fascisme en Afrique du Nord pendant la 2<sup>e</sup> guerre mondiale. Il y mourra. Les dernières lignes du récit sont ainsi l’occasion pour le narrateur/auteur d’afficher sa sympathie et son admiration envers ce personnage et ce qu’il incarne : « [...] son langage n’était pas celui des conformistes, c’était celui des hommes qui placent la vérité de leurs principes au-dessus de toutes les considérations de convenance personnelle ou de leurs préjugés. Ce que nous appelons un “sectaire” »<sup>43</sup>.

Exilé à New York pendant des dizaines d’années, José Rodrigues Miguéis donne finalement peu de place à la métropole américaine dans ses récits, même comme simple décors de fond, comparé à Lisbonne ou même Bruxelles (ville où il a passé trois ans avant son exil américain). Cela dit, les portraits d’immigrés du Club ouvrier portugais de New York (Tony, Cosme, Taveira, etc.) et les récits brefs dans lesquels ils sont intégrés, s’ils ne figurent pas parmi les plus valorisés par les exégètes migueisiens, donnent une rare et précieuse visibilité littéraire aux travailleurs immigrés portugais des États-Unis dans les années 30, immigrés encore considérés comme une « minorité invisible »<sup>44</sup> par l’anthropologue Estellie Smith en 1974. Par ailleurs, ils permettent de répondre, en partie, aux questions que (se) posera l’écrivain/citoyen tout au long de sa vie : dans « Gente da terceira classe », face à la misère matérielle, culturelle et éthique de ses compatriotes immigrés, Miguéis se et nous demande : « Ah, de ces tristes diplômés de l’école de la misère et de l’humilité, qu’y a-t-il à espérer ? la révolte aveugle et incontrôlée ? la soumission abjecte ? Comment construire la Cité avec de telles caricatures de Citoyens ? »<sup>45</sup> Il ne laisse aucun doute quant à la voie à suivre selon lui : la cité idéale ne se fera qu’avec des citoyens

---

*Querem passar de explorados a exploradores ! [...] Vieram escravos, e escravos tornam. Este mundo é largo, e chegava bem para todos, se soubéssemos partilhar os frutos do trabalho!*” (Ibid., p. 82-83).

<sup>43</sup> “[...] a sua linguagem não era a dos conformistas, era a dos homens que põem a verdade dos seus princípios acima de todas as considerações de conveniência pessoal ou dos preconceitos. Aquilo a que chamamos « um sectário »” (Ibid., p. 94).

<sup>44</sup> Estellie M. Smith. “Portuguese Enclaves: The Invisible Minority”. *Social and Cultural Identity: Problems of Persistence and Change*. Ed. par Thomas K. Fitzgerald. Athens: University of Georgia, Southern Anthropological Society Proceedings. 1974.

<sup>45</sup> “Ah, destes tristes diplomados na escola da miséria e da humildade, que haverá a esperar? a revolta cega e desvairada? a submissão abjecta? Como fazer a Cidade com tal arremedo de Cidadãos?” (“Gente da terceira classe”, p. 21).

solidaires entre eux, conscients et libres mais responsables de leurs actes devant la collectivité.